



HAL
open science

(Book Review) A propos d'une édition critique récente :
“ Arnoldus Leodiensis, Alphabetum narrationum, e schedis Coletae Ribaucourt† edidit Elisa Brillì, auxilium prestantibus Jacques Berlioz et Marie Anne Polo de Beaulieu, Turnhout, Brepols, 2015, (CC, CM, CLX ; Exempla Medii Aevi, t. VI). CVIII+752 p. ”

Isabelle Draelants, Thomas Falmagne

► To cite this version:

Isabelle Draelants, Thomas Falmagne. (Book Review) A propos d'une édition critique récente : “ Arnoldus Leodiensis, Alphabetum narrationum, e schedis Coletae Ribaucourt† edidit Elisa Brillì, auxilium prestantibus Jacques Berlioz et Marie Anne Polo de Beaulieu, Turnhout, Brepols, 2015, (CC, CM, CLX ; Exempla Medii Aevi, t. VI). CVIII+752 p. ”. *The Medieval Low Countries*, 2017, pp.249-341. 10.1484/J.MLC.5.114821 . halshs-02090921

HAL Id: halshs-02090921

<https://shs.hal.science/halshs-02090921>

Submitted on 5 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Book Reviews

A propos d'une édition critique récente:

Arnoldus Leodiensis, *Alphabetum narrationum*, Elisa Brillì (ed.), Turnhout: Brepols, 2015 (Corpus Christianorum Continuatio Mediaevalis, 160; Exempla Medii Aevi, 6). CVIII + 752 pp., ISBN 978-2-503-53200-4. € 435.00.

Il faut se réjouir de la publication, dans la prestigieuse collection du *CC*, *CM*, d'un travail impressionnant et attendu, dont l'utilité est incontestable pour tout qui s'intéresse à la littérature de la prédication médiévale, aux *exempla*, aux florilèges, aux encyclopédies et à l'histoire de l'ordre dominicain ; bien au-delà, l'ouvrage peut également intéresser les folkloristes et les anthropologues. Cette édition critique du riche recueil d'*exempla* qu'est l'*Alphabetum narrationum*, est accompagnée de résumés français des *exempla* et d'une exploration fondamentale et neuve des sources.

L'*Alphabetum narrationum*, composé en latin au début du XIV^e siècle et conservé dans une centaine de manuscrits, est aujourd'hui attribué solidement au dominicain Arnold de Seraing, près de Liège, après l'avoir été à Étienne de Besançon. Il constitue un des recueils médiévaux d'*exempla* les plus larges et les plus originaux, un des plus diffusés également. Compilé explicitement à l'usage des prédicateurs comme d'autres *promptuaria* destinés à trouver rapidement la matière, il organise alphabétiquement plus de huit cents récits édifiants, sous plus de cinq cents entrées dotées de renvois sophistiqués ; il les accompagne d'une table détaillée.

L'édition critique avait été entreprise à partir du premier manuscrit comme thèse de 3^e cycle à l'E.P.H.E. par Colette Ribaucourt, décédée en 2007 ; le travail a été poursuivi par Elisa Brillì à l'E.P.H.E. puis à Toronto.¹ J. Berlioz et M. A. Polo de Beaulieu, spécialistes de la littérature

¹ La reprise de l'édition définitive par une chercheuse italienne, restée fidèle à des principes choisis par une devancière trop tôt disparue, elle-même tributaire de collations effectuées apparemment par plusieurs personnes, est à l'origine d'italianismes, d'erreurs d'orthographe et d'inattention qu'une dernière relecture n'a pas relevées, p. ex : « Nicolas » puis « Nicholas » pour le même personnage aux p. xxvii et xxviii ; « une dizaine *entre* exemplaires » pour « une dizaine d'autres exemplaires » p. xlii ; « de *premières deux* listes des exemplaires manuscrits », et « Seulement *aux* années 1980 », p. xlv ; « dans *sa* ensemble », p. xlvi ; « encre noire ancien », deux fois p. li ; « à son *regard* » [pour *égard*], p. lviii ; « *vrituels* » pour « virtuels » dans la table des matières. Les références

exemplaire du GAHOM (Groupe d'anthropologie historique de l'Occident médiéval), ont, pour le premier, revu l'identification des sources et réalisé l'indispensable index des auteurs et noms propres et, pour la seconde, accompli des vérifications bibliographiques et de sources.

L'édition se fonde sur cinq manuscrits appartenant tous au rameau β : le manuscrit Paris, Bibl. nationale de France, n. a. l. 730 (ms. *A*), corrigé par le manuscrit Milano, Bibl. Ambrosiana, T. 45 sup. (ms. *B*, dont le 5^e cahier manque) et, seulement pour la portion de *B* manquante, par trois autres manuscrits de la B.n.F. (lat. 15255 : *C* ; 12402 : *D* ; et 15913 : *E*). L'édition tire également profit des collations faites par Carla Ponzio lors de son mémoire de maîtrise de 1981–82 (et dont la tentative d'édition partielle sur base des manuscrits du rameau α est critiquée aux p. xlvi–xlvii pour s'être fondée sur un stemma bifide) et de la transcription inédite du ms. n. a. l. 730 exécutée avant 1927 par J. Th. Welter (conservée dans le ms. Paris, B.n.F., n. a. l. 2632).

Ce nouveau volume du *CC*, *CM* contient une introduction sur le compilateur et son oeuvre (p. xiii–xxvi), ses sources (xxvi–xxxiii) et ses méthodes (xxxiii–xxxviii), la réception et les manuscrits examinés (xlii–lxii), et les méthodes d'édition (lxii–lxv), suivie de deux tableaux et deux listes dits 'annexes' : 1. *Exempla* présents ou représentés par un résumé dans les rubriques : un travail impressionnant, fondé sur la numérotation de C. Ribaucourt, et essentiel pour le repérage des récits ; 2. Sources déclarées ou identifiées ; 3. Manuscrits de l'*AN* ; 4. Liste des inversions de l'ordre des mots dans le manuscrit *B*. Le point fort de l'introduction est certainement l'étude précise des rubriques et renvois dans les manuscrits *A* et *B* (p. lvii–lix). Elle se termine sur une bibliographie sélective. Vient ensuite l'édition critique (p. 1–453), où il faut souligner l'attention particulière portée au paratexte, constitué surtout par le système sophistiqué de renvois. S'y ajoutent (p. 454) les quelques *exempla* non attestés par le manuscrit de base, mais présents dans les manuscrits *B*, *C*, *D*, *E*, et l'édition de la *tabula* complexe de l'*AN* (p. 455–63) ainsi que de la liste des rubriques trouvées après la mention *Hoc etiam valet* et ne figurant pas dans la *tabula*. Les notes explicatives viennent ensuite (p. 466–83) ; elles complètent utilement l'apparat des variantes, lui-même très sélectif. Suit une abondante section intitulée *Fontes exemplorum* (p. 485–707). Fruit d'un long et patient travail d'identification, elle offre utilement, sous les rubriques latines des mots-clés choisis par le compilateur, des résumés français de tous les *exempla*, identifie le plus souvent les lieux et les personnages de l'action, et élucide les sources des récits ; à ce propos, les auteurs

à l'éd. de Douai, 1624 du *Speculum maius* renvoient à la page alors qu'il s'agit de colonnes.

ont choisi « pour les cas incertains... d'indiquer plusieurs options » (p. xxxiii). Enfin, viennent divers index qui facilitent l'utilisation du volume et renforcent son intérêt : un pour les lieux bibliques, un autre pour les auteurs et oeuvres médiévaux, un troisième répertoriant les personnes et les lieux sous leurs noms français (ou parfois latin),² ce qui a dû exiger un considérable travail d'identification.

Comme le rappelle l'introduction, qui fait le point sur les hypothèses avancées dans l'historiographie à propos de l'auteur de l'*Alphabetum narrationum*, Arnold de Seraing a laissé des indices sur sa bio-bibliographie dans son ouvrage. On sait ainsi qu'il a écrit aussi un *Alphabetum auctoritatum*, recueil de sentences en ordre alphabétique, et un *Liber de mirabilibus mundi* ou *Compendium mirabilium*, qui ont survécu sous forme manuscrite. L'introduction n'examine pas critiquement la datation problématique de l'*Alphabetum auctoritatum* en 1286 ni son contenu en rapport avec l'*AN*. Il faut à cet égard attirer l'attention sur le fait dans le ms. Nürnberg, Staatsbibl. Cent. VI 47 (note 9), une compilation considérée depuis Kaeppli comme étant l'*A. auctoritatum*, est dotée d'un prologue – anonyme – daté de 1286. Mais aucune recherche n'a encore été menée sur les rapports entre cette copie-ci et le reste de la tradition de l'*A. auctoritatum*. Les sources diplomatiques permettent d'identifier l'auteur de l'*AN* avec le prieur Arnoldus du couvent dominicain de Liège en 1290 et avec frère Arnould de Bierset. En revanche, il faut dissocier le compilateur dominicain de l'universitaire parisien Arnulphe de Liège, licencié en 1305, ce qui n'exclut pas des rapports avec l'université de Paris, où l'*AN* a vite été diffusé au moyen de la *pecia*.

Le prologue (l'introduction en donne des extraits dont on peut regretter l'absence de traduction, alors que des formules comme *vide infra* sont traduites) est explicite sur le système d'organisation de l'oeuvre. Elle est ordonnée par rubriques alphabétiques de mots-clés, sous lesquelles figurent généralement plusieurs *exempla* dotés d'un intitulé qui en résume ou évoque le contenu (ou donne un résumé des *exempla* qui figurent ailleurs, avec un renvoi). Vient ensuite le texte de l'*exemplum*, puis des renvois à d'autres rubriques dont la thématique pourrait convenir également à l'utilisation du récit (*hoc etiam valet ad...*).

Les sources mentionnées sont nombreuses : 121 *auctoritates*, qui ne correspondent cependant pas à des oeuvres directement consultées par celui qui se nomme huit fois *Narrator* (dont quatre fois – et non cinq

² On y trouve « Floresse, Belgique », dans la table p. 744, pour *Floresse* dans le diocèse de Liège (*Floressiam* dans l'*exemplum* 565). Notons aussi que la Gertrude de la (p. 745) est une fillette morte dans le couvent Saint-Sauveur d'Aix-la-Chapelle, non une moniale.

– à propos d'*exempla* dont on peut trouver des attestations antérieures). Si quelques sources particulières semblent utilisées de première main, comme la *Disciplina clericalis* de Petrus Alfonsi, la plupart du temps, Arnold a puisé ses *auctoritates* chez des compilateurs antérieurs disponibles dans les bibliothèques liégeoises, comme le *Dialogus miraculorum* de Césaire de Heisterbach, cité 163 fois. Des sources dominicaines sont ouvertement utilisées : Humbert de Romans (*Liber de dono timoris*), mentionné 43 fois pour près de 80 utilisations réelles, et la *Legenda aurea* de Jacques de Voragine, citée nommément 62 fois alors qu'elle est potentiellement utilisée dans 161 récits. Il est étonnant en revanche qu'Arnold de Liège n'ait pas du tout utilisé, semble-t-il, le *Bonum universale de apibus*, recueil d'*exempla* pourtant rédigé dans une région fort proche un demi-siècle plus tôt par le dominicain Thomas de Cantimpré. Thomas fut aussi le continuateur de Jacques de Vitry pour la *Vie de Marie d'Oignies*, béguine à propos de laquelle dix *exempla* figurent dans l'*AN*. Tous proviennent de Jacques de Vitry, qui est quant à lui presque toujours une source avouée de l'*AN* (62 fois sur 66), qu'il s'agisse de ses *Sermons* ou de la *Vita*. Pour le reste, la multiplicité des sources indiquées, parmi lesquelles bon nombre d'œuvres historiographiques – *vitae*, *legendae*, histoires, miracles, chroniques – cache une source dominicaine principale mais jamais mentionnée dans l'*AN*, le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, dont la dernière version est terminée vers 1254, mais la première circule depuis 1244. Comme le disent les auteurs p. xxxii, cette source directe et de peu antérieure permet de combler les lacunes ou de corriger des noms de personnages, parfois tronqués dans les manuscrits. Il me semble probable que Vincent de Beauvais soit aussi la source de certains récits tirés de la *Legenda aurea*, que le *Speculum historiale* utilise abondamment. De même, il n'y a pas lieu de croire qu'Arnold ait eu accès à la *Chronique* d'Hélinand de Froidmont, terminée vers 1223 et très peu répandue, autrement qu'à travers Vincent de Beauvais, qui notait déjà que plusieurs livres en étaient perdus à son époque. En effet, tous les cas où Hélinand apparaît comme marqueur de source dans l'*AN* peuvent être retrouvés dans le *Speculum historiale*. Dans la table des sources aux p. lxxxiv–xciv, un grand nombre de prudents points d'interrogation suivant le nom de Vincent de Beauvais me paraissent aussi pouvoir être supprimés en relation avec d'autres marqueurs de sources, comme *Ex gestis Amici et Amelii*, *Ex collationibus patrum*, *Ex mariale magno*, *In vitis Patrum*, *Guillelmus* (de Malmesbury), *Hugo Floriacensis*, *Ieronimus*, *Comestor*, *Solinus*, *Suetonius*, *Tullius* (Cicero), Valère Maxime ou encore *Ex cronis* et *Barlaam* (qui tous deux proviennent plutôt du *S. historiale* que de la *Legenda aurea*). De même, le marqueur *Mercurius Trismegistus* se rapporte à un passage du *S. Historiale* (V, c. 7, *De Plotino et dictis eius*)

et les extraits de Sénèque, en particulier de ses *Tragédies*, sont tirés du même *S. Historiale* qui en est un précieux et rare témoin. Si l'on restitue à Vincent de Beauvais l'ensemble des extraits que l'*AN* pourrait lui devoir – c'est-à-dire si l'on additionne les identifications sûres avec des passages du *Speculum maius* et celles qui restent incertaines –, le total des *exempla* tirés du *Speculum maius* s'élève à 274, laissant loin derrière Césaire d'Heisterbach ou la *Légende dorée*, et faisant en quelque sorte de l'*AN* un réarrangement dominicain liégeois sous forme de recueil d'*exempla* de l'encyclopédie dominicaine terminée quelque 45 ans plus tôt à partir de matériaux issus globalement de la même région (nord de la France et Belgique actuels).

L'*exemplum* 101 est un des huit cas rares mis sous l'autorité du *narrator* lui-même ; néanmoins, une source est identifiée ici (p. 514) comme « plus ancienne » : le *Speculum morale*, dont ce serait la seule utilisation dans l'*AN*. Un tel emprunt serait étonnant et surtout très précoce. Le *Speculum morale*, adjoind tardivement comme la quatrième partie du *Speculum maius* de Vincent de Beauvais, est apocryphe. Comme l'ont montré Tomas Zahora et Constant Mews,³ il constitue une production franciscaine, compilée autour de 1304 à partir de six sources dominicaines et franciscaines, parmi lesquelles le *Speculum dominarum* écrit à la fin de sa vie par le franciscain Durand de Champagne (confesseur de la reine Jeanne de Navarre) entre 1297 et sa mort en 1305. Si la source de l'*exemplum* 101 était bien le *S. morale*, cela en ferait la plus récente de l'*AN*, ajoutée entre 1305 et le 9 janvier 1308 [à corriger probablement en 14 janvier 1309, voir ci-dessous], date du colophon apposé sur trois manuscrits de l'*AN* à partir d'un *exemplar* à 28 *peciae*. Différents indices jettent le doute, outre le fait que le *Narrator* soit loin d'abuser de sa propre autorité, invoquée

³ Constant J. Mews, Tomas Zahora, Dmitri Nikulin, David Squire, 'The *Speculum morale* (c. 1300) and the Study of Textual Transformations: A research project in progress', *Vincent of Beauvais Newsletter*, 35 (2010), p. 5–15 ; Zahora, 'Amending Aquinas : Textual Bricolage of the *Speculum dominarum* as an Authorial Strategy in the *compilation Speculum morale*', *Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes*, 24 (2012), p. 505–24 ; Zahora, Nikulin, Mews, Squire, 'Decompiling the *Speculum morale*. Uncovering Franciscan voices in an encyclopedia of ethics with the aid of *Factotum* software', in *La compilación del saber en la Edad Media*, M. J. Muñoz, P. Cañizares Ferris, C. Martín, éd., Fédération Internationale des Instituts d'Etudes Médiévales (Turnhout : Brepols, 2013), p. 557–76 ; Mews and Zahora, 'Remembering Last Things and Regulating Behaviour in the Early Fourteenth Century : From the *De consideratione novissimorum* to the *Speculum morale*', *Speculum*, 90/4 (2015), p. 960–94.

ici. Dans le *S. morale*, le récit est plus court⁴ ; en outre, l'*AN* parle d'un bailli (*ballivus*), et le *morale* d'un avoué (*advocatus*), et l'*exemplum* circule dans des versions postérieures qui divergent selon ces deux mots-clés.⁵ En outre, l'*exemplum* ne se retrouve dans aucune des sources principales du *S. morale* : ni dans le *Speculum dominarum* ni dans le *Tractatus de diversis materiis predicabilibus* du dominicain Etienne de Bourbon (m. c. 1261), ni dans la *Somme théologique* de Thomas d'Aquin.⁶ Il semble donc, dans l'attente d'éventuelles découvertes, qu'il faille considérer Arnold de Liège comme un véritable narrateur originel et indépendant de l'anecdote à succès du bœuf et de la vache offerts au juge indépendamment par le mari et par sa femme pour des causes opposées.

Dans l'emploi de ses sources, l'*AN* est littéralement fidèle, même s'il les abrège ou les simplifie par nécessité de maniabilité et d'efficacité narrative. Tout juste Arnold se limite-t-il à supprimer les allusions à la transmission orale et à la localisation, à la fois par volonté d'ancrer son œuvre dans la tradition autoritative pour donner du poids à chacun des récits, et pour leur conférer une valeur universelle que le prédicateur pourra à sa guise personnaliser ou singulariser. En revanche, le complexe travail de découpage fin, d'indexation par des mots-clés principaux et secondaires et d'organisation des récits en réseau de significations liées et référencées, constitue un apport essentiel du compilateur de l'*AN*,

⁴ *Speculum morale*, III, pars III, dist. 31 (Douai : 1624), col. 1138. *Exemplum de aduocato qui a duobus contra se inuicem litigantibus accepit munera, ab uno bouem, ab alio vero vaccam. Cum essent ambo coram iudice, et aduocatus taceret ; unus dixit : Bos loquere. Respondit alius, non faciet, quia vacca non permittit. Sic ergo patet quomodo veritas laceratur.*

⁵ Par exemple avec '*advocatus*' dans la *Mensa philosophica* comme dans la *Compilatio singularis exemplorum* 6, 12, 8 et dans le *Speculum laicorum* 23 ; et avec '*baillivus*' dans la *Scala Coeli*, 51 et le *Promptuarium*, éd. Herolt, J 42, qui s'inspirent tous deux de l'*AN*.

⁶ Vérifications faites sur le site de comparaison de sources *Factotum* de C. Mews, D. Squire, D. Nikulin : <http://viper.infotech.monash.edu:4277/texts>. Reste à vérifier s'il se trouverait dans les autres sources du *S. morale* : le commentaire sur les *Sentences* d'un autre dominicain, Pierre de Tarentaise (m. 1276), ou dans celui du franciscain Richard de Mediavilla, ou encore dans le *Tractatus de consideratione novissimorum*, une collection de sermons inédite d'un franciscain sur les fins dernières, conservée seulement dans trois manuscrits médiévaux (dont Città del Vaticano, B.A.V., Vat. Reg. lat. 160), mais plusieurs fois éditée entre 1482 et 1505 sous le nom de Bonaventure avec le titre *Sermones quattuor novissimorum perutiles et necessarii* (comme l'incunable [Paris : Ulrich Gering, c. 1480]). J'ai parcouru cette œuvre sans y retrouver l'*exemplum*.

qui livre ainsi un instrument de travail dont les méthodes s'inspirent de celles des concordances bibliques (telle la première, œuvre du dominicain Hugues de Saint-Cher).

La postérité de l'*AN* fut grande : plus de 100 manuscrits dont 90 complets, en grande partie diffusés à partir de l'ère de production liégeoise dans un premier temps (actuelles France du Nord et Belgique), mais aussi en Angleterre et en Italie. L'autre voie de transmission immédiate est parisienne, par le système de reproduction universitaire de la *pecia*. Ensuite, l'œuvre se répand en Allemagne. Attestant de l'appropriation de l'œuvre par ses destinataires, les copies présentent une variabilité structurelle assez forte dans l'organisation des *exempla*, alors que les variantes textuelles sont limitées. Les attestations d'utilisations dominicaines ne sont pas rares (ex. p. xxxix–xl), en particulier par Philippe de Ferrare qui renvoie directement aux rubriques de l'*AN* dans son *Liber de introductione loquendi*, mais l'instrument de travail s'est répandu bien au-delà de l'ordre des Prêcheurs. Comme les autres genres cumulatifs que sont les florilèges ou les encyclopédies, il a servi pour la rédaction de nouveaux recueils d'*exempla*, dont celui de Jean Gobi Junior (*Scala coeli*), le *Promptuarium exemplorum* et la *Summa praedicatorum* de Johannes Bromyard. Cependant, presque toute la postérité internationale de l'*AN* à travers le genre exemplaire et celui des « nouvelles » reste à explorer. Le succès rapide de cet ouvrage de référence est aussi attesté par l'usage qu'en ont rapidement fait les prédicateurs, et par les traductions ou réécritures qu'il a connues en langues vernaculaires : en français, anglais et catalan au XV^e s. (cf. p. xli). Nous pouvons à cet égard ajouter à la tradition restreinte de la version française (note 67 de l'introduction), plusieurs feuillets fragmentaires retrouvés aux Archives Départementales de Haute-Marne à Chaumont et réemployés pour former les couvertures de registres des années 1795 jusqu'à 1810 (cotes suivantes des registres : 1Q 579, 1Q 580, 1Q 581, 1Q 582, 2E 140, 2E 144, 2E 145), qu'il faut probablement rattacher à la sélection d'*exempla* de l'*AN* jointe à la *Fleur des histoires* de Jean Mansel.

Malheureusement, des coquilles et des imprécisions dommageables émaillent la présentation des manuscrits aux p. xciv–ciii (annexe III), mais aussi de façon plus gênante les p. xliv–lxii réservées aux descriptions de manuscrits, très inégales, et à leur classement (ex. p. li : l'attestation de la présence du manuscrit dans la collection de Joseph Barrois [numéro 388] vient d'une mauvaise lecture puisqu'il s'agit en réalité du numéro CCCXXXVIII). Dans la liste des manuscrits, les références aux manuscrits absents de la liste publiée par Th. Kaeppli dans le tome I des *Scriptores Ordinis Praedicatorum* sont munis d'un astérisque ; il n'est pas fait référence à la liste de G. Axters (*Bibliotheca Dominicana neerlandica manuscripta 1224–1500*, Leuven, 1970, ouvrage néanmoins cité en n. 13),

publiée, elle aussi, en 1970. Le manuscrit de Münster [n° 45] ne méritait pas d'astérisque puisqu'il était signalé sous le dépôt de Soest dans Kaeppli et dans Axters. Des coquilles sont évidentes : « *Prade* » au lieu de « *Praed* » (n° 18), « B 19 » au lieu de B I 9 (n° 48), « *indiction* » pour « *indictione* » (n° 90), « *Carthuss(iensem)* » pour « *Carthuss(iensium)* » (n° 5), « fol. » au lieu de « F. » (n° 84). Il est probable que plusieurs coquilles en latin soient dues aux éditeurs plutôt qu'aux manuscrits (n° 3 : « *Iheus* »). Pour le n° 7, la cote (reprise de la liste de Th. Kaeppli) aurait dû être transcrite comme G. Axters l'avait fait, c'est-à-dire en mentionnant la cote ancienne de la bibliothèque épiscopale (II a 19). L'indication ou non d'éléments sur l'histoire des manuscrits ou sur les provenances est aléatoire et parfois erronée : ainsi pour le n° 36, à savoir le manuscrit de Luxembourg, B.n. L. 37, provenant d'Echternach (dont les éditeurs avaient pourtant reçu la description avant publication du catalogue chez Harrassowitz en 2009) où une attribution à Jean de San Geminiano, datable des années des 1506–1508, est prise pour une mention de copiste. Certains *ex-libris* ne sont pas résolus (n° 50). Les références aux feuillets, et davantage encore au recto ou au verso d'un feuillet, sont erratiques, peut-être mentionnés en fonction d'un examen personnel du manuscrit. Les dénominations des bibliothèques sont peu cohérentes. En principe les villes sont données en français et les dépôts dans la langue originale, mais il y a bien des exceptions (ex : Ségovie « Bibl. de la Cathédral (*sic*) »). Les abréviations utilisées pour les dépôts de manuscrits sont inconstantes ; ainsi pour l'usage du latin dans la cote du manuscrit de Klosterneuburg (n° 28) ou encore pour les formes concurrentes adoptées pour les bibliothèques universitaires allemandes, p. ex. « Leipzig, Universitätsbibliothek » (n° 29) et « Wurtzbourg, Univ. Bibl. » (n° 89–90). Parfois un manuscrit est donné avec son numéro d'inventaire au lieu de la cote. Ainsi pour le n° 58, le numéro du catalogue est suivi de la cote entre parenthèses, tandis que pour le manuscrit suivant, la cote correcte est donnée (VII C 15) mais sans la référence au catalogue (en l'occurrence : 1257). L'usage de termes techniques en latin prête parfois à confusion : ainsi au n° 4 (Basel, U.B. IX 12), la formulation « 1360 ... *descriptus* du Bâle B X 7, mais texte interpolé avec ajouts de Conrad de Waltenkoven » est impropre car il n'est pas prouvé qu'il s'agisse d'un apographe ; la très longue description qui est réservée à ce manuscrit dans le catalogue de G. Meyer et M. Burkhardt (vol. 2, 1966, p. 183–95) indique que ce personnage copia le manuscrit en 1360, puis le garda en sa possession ; il n'est pas fait mention de son statut d'auteur ou d'interpolateur. Le manuscrit Basel, U.B. B X 7 a reçu le sigle « β » par Meyer et Burkhardt, désireux de décrire au mieux la collection, mais les rapports de filiation entre les manuscrits ne sont pas précisés. Cette indication « *descriptus* », difficile à interpréter pour le lecteur,

tranche avec l'absence, ailleurs, d'éléments qui auraient été utiles. Ainsi le manuscrit Wien, Ö.N.B. 1710 (n°81 de la liste) est cité sans précision alors qu'il possède une indication (tardive ?) : « *Alphabetum narratio-num, alias, Liquor lacteus* ». On aurait attendu une précision sur cette compilation, maintenant éditée (D. E. Mairhofer, '*Liber lacteus*' – *Eine unbeachtete Mirakel- und Exempelsammlung aus dem Zisterzienserkloster Stams Innsbruck, ULB, Cod. 494*, Badenweiler, 2009 [*Codicologia. Untersuchungen und Texte*, 1]). Les rapports entre cette compilation, diffusée localement dans l'actuel espace autrichien ou bavarois, et reprenant surtout les *exempla* de la *Legenda aurea*, ne sont pas explicités. De façon générale les compilations d'*exempla* qui entretiennent un lien privilégié avec l'*AN* ne sont pas évoqués : ainsi on songe au manuscrit Paris, B.n.F. lat. 3752, qui est une collection, peut-être d'origine cistercienne, basée sur l'*AN* et le *Manipulus florum* de Thomas d'Irlande.

Cette liste de témoins aurait pu être complétée, à la fois par les attestations dans les catalogues d'Ancien Régime, et par d'autres témoins manuscrits. De plus amples vérifications seraient nécessaires pour ajouter ici d'autres témoins conservant certainement l'*AN*, mais citons déjà deux manuscrits issus des Pays-Bas méridionaux, datables des premières décennies du XIV^e siècle : Bruxelles, KBR II 1110 et KBR IV 14. Le premier (II 1110) provient de l'abbaye cistercienne d'Aulne, aux confins du diocèse de Liège. Le manuscrit possède une lacune au fol. 112^{bis}, découpé dans le sens de la hauteur : lacune en 590, 8–599, 3. Le deuxième (IV 14), qui ne porte pas de marque de provenance ancienne, a été acheté par la Bibliothèque royale de Belgique au libraire bruxellois Louis Moorthamers en 1953, ensemble avec trois autres manuscrits, dont deux sont assurément originaires de Liège. Quant aux manuscrits perdus, le choix d'indiquer le manuscrit de Chartres, qui devait certes être un témoin important puisqu'il comportait des mentions de *peciae*, n'est cohérent avec celui d'indiquer dans la liste générale le manuscrit de Münster (n° 45 ; par ailleurs en confondant « numéro d'inventaire » et « cote du manuscrit »), lui aussi perdu lors de la seconde guerre mondiale, ou d'omettre le manuscrit disparu dans l'incendie de la bibliothèque de Varsovie en 1944 (la cote que le manuscrit portait à Saint-Pétersbourg, avant d'être transporté dans l'entre-deux-guerres à Varsovie, était : « Lat. Q. v. I. 80 »). Dans le cas de manuscrits perdus, il semble encore plus nécessaire de fournir des indications sur l'histoire du manuscrit comme le fait G. Axters pour le manuscrit de Chartres.

L'éditrice signale les manuscrits à *pecia*, avec toutefois une erreur manifeste dans l'interversion des deux manuscrits à Lucques, respectivement les numéros 34 (Archivio Arcivescovile, 16) et 35 (Biblioteca Governativa, 1451) ; c'est bien le manuscrit des archives épiscopales

qui possède le colophon, actualisé à la date de 1321, information que le lecteur est obligé de suppléer à partir de la contribution de J. Destrez et G. Fink-Errera (et non Errera, comme cité p. liv), « Des manuscrits apparemment datés », *Scriptorium*, 12 (1958), p. 83–86. Le recours à cet article est d'ailleurs absolument nécessaire si on veut connaître les diverses formules utilisées par les utilisateurs successifs d'un *exemplar* à pièces de l'*AN*, et comprendre le phénomène de dérivation, de la formulation la plus proche du milieu des stationnaires parisiens qui diffusa l'*Alphabetum* en 28 pièces, vers la formulation la plus simple, citée p. liv, « *Anno domini m ccc viii* ». Cette absence de détails pour les sept manuscrits concernés par la *pecia* est difficilement explicable, d'autant qu'il existe d'une part une tradition à 28 pièces, dont deux témoins précoces, l'un copié par le stationnaire Pierre Bonenfant, l'autre avec l'aide d'un certain Guillaume Bonenfant, sont conservés (respectivement les n°s 80 et 72) et d'autre part une tradition à 47 pièces, dont l'*exemplar* serait préservé (n°51; Bibl. Arsenal 365). Le groupe à 28 pièces est « dit de 1308 » ; à noter que le manuscrit d'Oxford qui porte la date de 1308 témoigne d'une division pourtant en 60 ou 61 pièces, mais aussi du maintien de la date du premier *exemplar* dans la tradition manuscrite. On ne peut donc s'exonérer d'une prise en compte de ces manuscrits par le jugement sommaire exprimé aux p. xlvi–xlvii : « les manuscrits qui devraient dépendre de l'*exemplar* en 28 *peciae* de 1308 selon l'examen de Destrez et Fink-Errera viennent se situer dans trois sous-groupes différents et tous aux niveaux les plus bas de la tradition du rameau β dans le stemma offert par Ponzio ». La même remarque vaut pour le colophon de l'*AN* muni de sa table, qui semble habituellement accompagner le texte et la table : il est probable que la mention de l'éditrice « avec la *tabula* » implique la présence du colophon, mais cela n'est pas écrit, ni édité, que ce soit dans l'introduction, dans l'édition, ou à la p. 463 après le dernier lemme « *Zelotipa* ». Le colophon n'est cité explicitement qu'une fois, à l'occasion de la description du manuscrit C (Paris, B.n.F. lat. 15255, n°53), où la présence des quatre « *sic* » n'est pas bien claire (alors que le « *ipsi* » au lieu de « *ipse* » en aurait en revanche mérité un), sauf peut-être après le « *legatum* » qui dérive de la forme « *ligatum* » utilisée dans le manuscrit Arras, B.M. 806 et sous la forme « *ligatum* » dans le manuscrit d'Aulne que ne connaît pas l'éditrice (voir plus haut : Bruxelles, KBR II 1110). D'autres manuscrits ont « *beatum* ». Un processus de dérivation – ici l'abandon progressif du terme « *ligatum* » – semble donc à l'œuvre parallèlement à celui qu'ont observé J. Destrez et G. Fink-Errera pour la formule d'utilisation d'un *exemplar* à pièces. Négliger ces éléments est d'autant plus dommageable que l'*exemplar* porte la mention d'une attribution du compilateur de

l'*AN* « ... *ut horum compilator, cujus nomen in prologo continetur ...* », nom qui a disparu de fait du prologue conservé sous sa forme actuelle.

Une consultation du catalogue des manuscrits datés (C. Samaran, R. Marichal, *Catalogue des manuscrits en écriture latine portant des indications de date, de lieu ou de copiste*, vol. 7, Paris, 1984, p. 399) ou du catalogue des manuscrits à pièces de G. Murano (*Opere diffuse per exemplar et pecia*, Turnhout, 2005, p. 271–72) aurait suffi à critiquer la date du colophon (1308) de l'*exemplar* donnée dans toute l'introduction comme univoque. Le manuscrit le plus précoce, Vendôme, B.M. 181 porte une indication chronologique « *die martis ante festum beati Mauri abbatis* » répercutée dans les manuscrits de Bruges, Stadtbibl. 555 [n°8], de Sienne [n°66] et d'Uppsala [n°72]. L'indication chronologique du mardi *avant* la fête de la Saint-Maur serait extrêmement étonnante pour l'année 1308 où la Saint-Maur (15 janvier) tombe précisément un mardi. Il s'agit sans doute de l'année suivante selon le nouveau style, où le 15 janvier était un mercredi et le colophon des quatre manuscrits s'applique donc à la date du 14 janvier 1309. Parmi les quatre manuscrits, les deux plus précis écrivent « *fuert complete scripte iste pecie a Petro Bono puero* » (Vendôme) et « *fuert complete scripte iste cum Guillelmo Bono puero* » (Uppsala). Pierre Bonenfant, responsable de la transcription du ms. de Vendôme, est cité dans les deux listes de libraires parisiens du 12 juin et du 4 décembre 1316, il avait une officine à la rue de Bièvre. Le ms. d'Uppsala était inconnu de Destrez et Fink-Errera et il aurait donc mérité une mention particulière (cf. note 72) du fait de la corruption éventuelle des derniers mots ou – au contraire – d'une indication intéressante de partage des tâches au sein d'un atelier familial.

La diffusion de l'*AN* fut rapide puisque les deux tiers des manuscrits sont datés du XIV^e siècle, mais la répartition au sein de ce premier siècle de diffusion aurait mérité d'être mise en valeur. Quatre manuscrits précoces sont décrits aux p. xlvi–lvi car ils furent utilisés pour l'édition, mais ces informations chronologiques ne figurent pas dans la liste des p. xc–ciii. Par contre, le manuscrit n°56 (Paris, Bibl. Sainte-Geneviève 546) bénéficie de ce traitement. Il est évident qu'il aurait fallu exploiter davantage de manuscrits de la première moitié du XIV^e siècle, pour quelques sections choisies de l'*AN*, et puis décider ensuite du « bon manuscrit » (p. lxii) et des manuscrits emblématiques des différents groupes. Au moins trois témoins de l'*exemplar* à 28 pièces datent du premier quart du XIV^e siècle : les manuscrits de Sienne et surtout ceux d'Uppsala et de Vendôme, copiés dans l'officine des Bonenfant. Le manuscrit d'Oxford date sans doute aussi du premier quart ou du moins de la première moitié du siècle. Aucun manuscrit allemand n'est pris en compte, ce qui étonne vu le succès de l'œuvre dans les pays de langue germanique.

La lecture des catalogues permet de compter vingt-deux manuscrits antérieurs au milieu du XIV^e siècle, soit :

- Autour de 1300 ou datés du premier quart du XIV^e siècle, les numéros 25 (Innsbruck, U.B. 467), 26 (Innsbruck, U.B. 472), 49 (Oxford, St John's Coll. 112), 53 (Paris, B.n.F. lat. 15255, ms. B de l'édition), 55 (Paris, B.n.F., n. a. l. 730, ms. A de l'édition), 66 (Siena, Bibl. Coll., G VII 8), 72 (Uppsala, U.B. C 525, écrit avec Guillaume Bonenfant), 80 (Vendôme, B.M. 181, écrit par le stationnaire Pierre Bonenfant), 93 (Karlsruhe, Landesbibl. Augiensis fragm. 165). À ces manuscrits, il faut ajouter les deux témoins bruxellois mentionnés plus haut.
- Pour le premier tiers du XIV^e siècle, le n°52 (Paris, B.n.F. lat. 15913, ms. E de l'édition).
- Pour la première moitié du XIV^e siècle : les n°23 (Innsbruck, U.B. 248), 24 (Innsbruck, U.B. 350), 36 (Luxembourg, B.n. L. 37), 39 (Milano, Bibl. Ambros. I 216 inf.), 40 (Milano, Bibl. Ambros. T 45 sup., ms. B de l'édition), 48 (Oxford, Merton Coll. 84 [B. I. 9]), 78 (Città del Vaticano, B.A.V., Reg. Lat. 164), 85 (Worcester, Cath. Libr. Q 97).
- Deux témoins sont datés du deuxième quart du siècle, les n°29 (Leipzig, U.B. 508) et n°56 (Paris, Bibl. Ste-Geneviève 546).

Le choix fait pour l'édition (p. xlvii) est d'offrir un texte qui a réellement circulé, et non de reconstruire un texte le plus proche de celui de l'auteur. C'est la raison invoquée pour retenir comme manuscrit de base le B.n.F., n. a. l. 730, « dont les erreurs sont limitées et faciles à corriger » (p. lxii) et qui formait déjà la base de la transcription inédite de Welter, ce dernier l'ayant pour sa part choisi parmi soixante autres manuscrits consultés parce qu'il était « le moins fautif et par conséquent le plus rapproché de l'original perdu » (n. 85), même s'il présente quelques lacunes (sauts du même au même et omissions de rubriques). Ce manuscrit A présentant des caractéristiques d'écriture et de mise en page propres « à l'extrême nord de la France ou bien à la Belgique méridionale » (p. l) du tournant des XIII^e-XIV^e siècles, il peut en effet difficilement être plus proche de l'auteur si l'œuvre a été terminée en 1308. Un *ex-libris* (dont la date n'est pas donnée p. li) prouve son appartenance à l'abbaye des prémontrés de Thenailles, dans le diocèse de Laon (Aisne) avant le XVII^e siècle, et l'origine supposée du manuscrit dans le Cambrésis rapproche ce manuscrit de la zone culturelle qui connut sans doute la première diffusion de l'ouvrage, en tout cas sous sa forme actuelle. Les autres raisons du choix de A viennent p. lxii : proximité du lieu et du *floruit* de l'auteur, soin rédactionnel, nombre élevé d'*exempla* (819), *tabula* complète, présence aussi du *Compendium mirabilium*. Le manuscrit B, Milano, Bibl. Ambr. T. 45 sup., dont le texte permet de combler la plupart des lacunes de A, est dit originaire d'« Italie » (p. lii), alors que, comme le notait déjà le bibliothécaire de

l'Ambrosienne : « *videtur scriptus in Gallia* » et « *emptus IV id. Jan. An. MDCCCXXIX* », et non en 1824 comme c'est écrit quelque lignes plus bas (à moins que *X* n'ait été lu pour *V*). Les manuscrits *C*, *D* et *E* sont dits de la même famille mais d'un groupe différent de *A*, p. lxi.

Le choix de s'en tenir principalement à *A* (y compris d'adopter le critère d'édition diplomatique pour le passage d'un feuillet à l'autre) laisse le lecteur sur sa faim.⁷ Les raisons invoquées sont impressionnistes et pourraient convenir à bien des manuscrits, dont les deux manuscrits bruxellois cités plus haut, voire le manuscrit luxembourgeois. Nous avons collationné l'introduction de l'*AN*, les cinq premiers *exempla* et tous les passages variants significatifs cités aux p. lvi (leçons fautives communes à *A* et *B*, ou clairement apparentées, que les sources permettent de corriger aisément) et LVIII (*loci* erronés de *A* et difficiles à corriger *ope ingenii*, où *B* offre en revanche une version identique à celle transmise par les sources). Il ressort de cette lecture que les coquilles ou les mauvaises lectures des manuscrits ne sont pas rares, et on peut douter qu'elles figurent effectivement dans les manuscrits (prol. 23 : « *parate* » pour « *parare* », prol. 32 « *aliis* » pour « *alii* », 37 « *conditiones* » pour « *auditiones* », etc.). Les renvois aux lignes sont parfois discordants entre les p. lvi et lviii de l'introduction et la présentation définitive de l'édition. Ensuite il apparaît que les conjectures d'édition pour combler les « fautes » ou approximations de *A* et *B* n'auraient pas été nécessaires si les manuscrits collationnés avaient été plus nombreux ou choisis autrement. Ainsi presque la totalité des conjectures de la p. lvi sont dans le manuscrit Bruxelles, KBR IV 14 (sauf en 215,15 continuis tribus diebus et noctibus *ed.*] a tribus primis *A*, artibus continuis *B*, continuis a tribus noctibus KBR IV 14, continuis a tribus noctibus KBR II 1110). C'est moins le cas pour les leçons des manuscrits KBR II 1110 et Luxembourg, B.n. L. 37. On peut ainsi se réjouir que la plupart des conjectures faites à partir des sources utilisées soient correctes, sauf exceptions.⁸ Quelques cas restent difficiles à trancher.⁹ Sans l'aide des

⁷ Dans l'apparat, le terme *codd.* est utilisé comme s'il s'agissait de tous les manuscrits, même si l'édition ne tient compte que de *A* et *B*, ou de *A* et du rameau *CDE* dans le cas de la portion manquante.

⁸ Probablement, pour la section d'*exempla* considérée, en 121, 14–15 (*concitatus eumdem uermem in poste proximi parietis vidit* au lieu de *conspicatur eumdem uermem in postem* (sic) *proximi parietis*), en 408, 1 (*Archidiaconus* au lieu de *Archita*), en 446, 26–27 (*venientes veniam petunt* au lieu de *veniunt et veniam petunt*), en 493, 9 (*detinentur captiui* au lieu de *detinentur capti*) ou en 744, 12 (*infringentes* au lieu de *confringentes*).

⁹ En 705, 5 (Haud dubium quin *ed.*] hanc propriam *A*, hac *B*, hanc KBR II 1110, Licet autem KBR IV 14) ou en 744, 22 (*posita cum sodalitia suo disparuit ed.*)

sources du compilateur, les éditeurs ne pouvaient pas voir que parfois les petits résumés qui débutent les *exempla* dans *A* ou *B*, voire la mention de la source, devaient être concurrencés par d'autres leçons : ainsi en *AN* 463, 1 (Luxuriosa monialis. Cesarius. Sanctimonialis ... *ed.*) Luxuriosa mulier conceptum infantem necat. Sanctimonialis ... *KBR IV 14* ; laissé en blanc dans *KBR II 1110*) ou en 465, 1 (Luxuriosa puella mortua a canibus impetitur *ed.*) Luxuriosam mulierem canes dentibus comminuerunt *KBR IV 14, KBR II 1110*). Au moins une fois (746, 30), un renvoi a été rejeté en apparat, sans raison, car il figure dans les manuscrits *A, B* et dans les deux manuscrits de Bruxelles. Enfin, les deux manuscrits bruxellois comportent les *exempla* absents de *A* et renvoyés de ce fait en appendice (p. 454) ; ils ne comportent pas non plus la lacune matérielle de *B* (*exempla* 311 à 388).

Si le choix de confronter un autre manuscrit à *A* doit être conservé, le choix du manuscrit (lacunaire) *B* n'est pas le plus judicieux, comme on peut le constater à la lecture du ms. *KBR IV 14*, même si on se limite aux lieux variants fournis aux p. lviii–lxii. La comparaison entre *B* et le *KBR IV 14* vont dans le même sens que celle faite précédemment avec *A*.

L'éditrice se serait épargné bien des longueurs en choisissant le manuscrit bruxellois. Les leçons divergentes de *A* à la p. lviii auraient pu être réduites à des leçons vraiment significatives (que *B* partage avec le ms. *KBR IV 14* contre *A*)¹⁰ et il n'y aurait pas eu à retenir des passages, fautes, omissions ou dérivations, qui ne sont propres sans doute qu'à *B*.¹¹

posita cum sedalaticio suo disparuit *A*, posita cum sortilaticio suo disparuit *B*, posita cum sodolaticio suo disparuit *KBR II 1110*, cum sudario oposita disparuit *KBR IV 14*).

¹⁰ Omission de *AN* 591 ; déplacement de *AN* 236 après *AN* 241 ; *AN* 161, 7 uenisset *A*] fecisset *B, KBR IV 14* ; *AN* 256, 9 ad modicum quidem cedebat *A*] ad aspersionem quidem recedebat *KBR IV 14*, ab ea recedebat *B* ; *AN* 291, 7 consecras ? Concessa *A*] cessa *B, KBR IV 14* ; *AN* 24, 9/10 dum – uidit *A*] om. *B, KBR IV 14* ; *AN* 68, 18–19 consilio – aperiretur *A*] om. *B, KBR IV 14*, etc.

¹¹ Omission de *AN* 596–97, fusion de *AN* 711 avec le début de l'*exemplum* suivant ; *AN* 120, 9 lusoriam uulnere *A, KBR IV 14*] luscoram publice *B* ; *AN* 160, 8 signacula *A, KBR IV 14*] clausa *B* ; *AN* 170, 1 concupiscentia carnis *A*] concupiscentia carnalis *KBR IV 14*, concubina carnalis *B* ; *AN* 217, 11 mortis mee ; *AN* 256, 21 ab ea uisus *A, KBR IV 14*] reuisus *B* ; *AN* 3, 5–6 profectus – solido *A, KBR IV 14*] om. *B* ; *AN* 15, 9–10 querere – me *A, KBR IV 14*] om. *B* ; *AN* 36, 5–6 stimulans – febricitatem *A, KBR IV 14*] om. *B* ; *AN* 51, 26–27 et scripto firmare *A, KBR IV 14*] om. *B* ; 52, 13–14 qua – percipies *A, KBR IV 14*] om. *B* ; *AN* 52, 29–30 cum ego – postulasset *A, KBR IV 14*] om. *B* ; *AN* 54, 6–7 Appropinquante – die *A, KBR IV 14*] om. *B* ; *AN* 65, 19–20 Deo – nec *A, KBR IV 14*] om. *B*, etc. *A, KBR IV 14*] mei *B*, etc.

Certaines confrontations sont particulièrement intéressantes. En *AN* 279–80, le processus de disparition du renvoi après l'*exemplum* 279 et du résumé du 280 n'est pas entièrement achevé dans le ms. KBR IV 14 où on lit : *Diuitiis preponende sunt conditiones bone. Iacobus de Vitriaco...* C'est un cas où le choix éditorial de *A* est contestable. Il n'est pas évident pour le lecteur de trancher entre ce qui est une addition de l'un (*A*) ou une omission des autres (*B* et KBR IV 14). A la p. lix le constat pour *AN* 423–27 et *AN* 433–34 (omission de titres dans *B*) aurait dû être expliqué à la lumière d'autres manuscrits. On lit ainsi pour *AN* 423 dans le ms. KBR IV 14 le titre *Iuramento alios compellere non est bonum* qui varie nettement du texte de *A* édité et que *B* omet. De même pour le titre en *AN* 424 : *Iurare falsum super reliquias sanctorum est periculosum*.¹² Nos remarques ci-dessus, issues de la comparaison entre le ms. de Bruxelles KBR IV 14 et *A* (*AN* 463, 1) vont dans le même sens. Dire que ces passages indiqueraient une « campagne de révision » (p. lx), mériterait une argumentation plus poussée.

À ces premières constatations partielles sur la base des variantes fournies dans l'introduction, ajoutons quelques données sur le rapport entre le ms. de Bruxelles et le rameau *CDE*. Tout d'abord il faut préciser que l'édition ne donne aucune possibilité au lecteur d'évaluer *B* par rapport au rameau *CDE*, puisque précisément ces trois manuscrits ne sont utilisés que pour suppléer à la portion manquante de *B* (*exempla* 311 à 388). Comme pour les deux comparaisons précédentes, un choix plus judicieux des manuscrits aurait évité de faire des conjectures, aussi correctes soient-elles (p. lxi : *AN* 324, 1 ; *AN* 327, 15 ; *AN* 376, 2 ; *AN* 376, 4). Le manuscrit de Bruxelles semble plus proche de *E* (331, 8–9 et *traditionem*] et *tactionem ACD*, om. *E*, KBR IV 14 ; *AN* 386, 28 *hymnorum*] *conuiuorum A*, *nostra CD*, *uestra E*, KBR IV 14 ; *AN* 354, 19 *immorer*] *immerer AC*, *immoror E*, KBR IV 14) que des autres manuscrits, mais il ne partage pas l'omission de *E* en 322, 9 et s'accorde avec *CD* contre *E* en 341, 10 (*alumne A*] *lupe CD*, KBR IV 14, *alupe alumpne E*). Aux p. lxi–lxii, le constat sur l'indépendance de *A* à l'égard du rameau *CDE* est montré « par les passages où il (*A*) présente un texte moins lacunaire ... et plus cohérent par rapport à la structure générale » ; il doit être relativisé comme il l'a été plus haut à propos de la comparaison entre le ms. de Bruxelles et le manuscrit *B* : on ne peut déterminer avec assurance ce qui constitue une addition (ou une version plus cohérente) de *A* ou une omission (ou une version moins cohérente) des autres. Ainsi le manuscrit KBR IV 14 s'accorde-t-il avec *CDE* dans

¹² On pourrait d'ailleurs voir ce phénomène ailleurs que dans le bloc d'*exempla* précités : en *AN* 421, le ms. de Bruxelles a *Iudicio ultimo reddetur cuilibet secundum opera sua*.

tous les lieux variants proposés à la p. lxii (*AN* 321, 6–7 ; *AN* 326, 4–5 ; *AN* 333, 24 ; *AN* 335, 1 ; *AN* 345, 7).

Toutefois, aucun des deux manuscrits bruxellois ne doit être considéré comme un éventuel manuscrit de base. Le manuscrit d'Aulne comporte d'ailleurs quelques omissions (voir p. ex. en 281, 9–10 : *Cur audes paupertates tuas diuitiis Gregorii comparare, cum catam tuam quam habes KBR IV 14*] *Cur audes paupertates tuas quas habes KBR II III0*) et une série d'espaces laissés blancs destinés à être complétés par le correcteur. Ce manuscrit est malgré tout utile pour sa communauté de leçons avec *B*, contre le choix du copiste de *A* (p. ex. en 75, 4). Le *KBR IV 14*, maintenant mis à jour, devrait faire l'objet d'une grande attention, car il semble situé très haut dans le stemma. En effet, il partage plusieurs variantes significatives de *B* mais aussi de *CDE* (surtout *E*) ; malheureusement, l'édition ne permet pas de comparer *B* avec le rameau *CDE*, ce qui interdit toute conclusion à ce stade.

Une dernière remarque concernant cette fois la légère normalisation nécessaire adoptée dans les graphies de l'édition. Elle a fait disparaître ce qui semble des signes d'une prononciation germanisante encore typique de la région liégeoise, qui transparaît dans les exemples d'oscillations graphiques donnés p. lxiv–lxv, et notamment l'habitude d'aspirer les débuts de mots, comme dans *hostium* pour *ostium* (porte), *hanelitus* pour *anelitus*, ou de nasaliser à la wallonne le « ng » et d'allonger les « i » finals : *Ongniez* (prononcé *Eugnie*) pour *Oigniez* (localité d'Oignies). Les autres marques de la région d'origine d'Arnold sont assez rares. Parmi les cinq mentions de Liège, une (n°260) est revendiquée par Arnold (*narrator*). Les mentions nombreuses des villes proches de Cologne (25 fois), d'Aix-la-Chapelle ou d'autres endroits environnants peuvent être mises sur le compte de l'utilisation du recueil de Césaire d'Heisterbach, et les mentions des frères prêcheurs sont presque toutes dues à Humbert de Romans.

Malgré les critiques et les compléments exprimés ici, cette édition de l'*Alphabetum narrationum*, qui représente un travail complexe et de longue haleine, a le mérite d'exister. Elle rendra de grands services comme outil de repérage des récits exemplaires, référencé efficacement par des résumés, tables et index essentiels. L'ouvrage permettra désormais de comparer lemme par lemme les techniques de travail d'Arnold de Seraing à la fois dans son *Alphabetum narrationum* et dans son *Alphabetum auctoritatum*, à l'intérieur de ce vaste mouvement de compilation dominicaine à l'usage de la prédication.

Isabelle DRAELANTS et Thomas FALMAGNE
CNRS, IRHT, Paris / Bibliothèque nationale du Luxembourg